



Petite fille modèle

Audrée WILHELMY

Le mythe de Barbe-Bleue revu et corrigé par une jeune Québécoise n'ayant pas peur de l'érotisme dérangeant.

Certaines petites filles ont, sans doute, trop réfléchi au sens caché des contes qu'on leur racontait pour s'endormir. Elles grandissent et les voilà qui, adultes, révèlent au grand jour toute la perversité de ces histoires sulfureuses. Dans le cas d'Audrée Wilhelmy et de ses *Sangs*, l'objet du délit n'est autre que *Barbe-Bleue* de Charles Perrault. Dans le deuxième roman – mais premier disponible en France – de la jeune Québécoise, l'ogre se nomme Féléor Barthélémy Rü. Il est beau, riche aussi. Il attire les femmes qui, comme des souris, viennent, suicidaires, se réfugier dans la gueule du chat. Son pouvoir, on en aura une idée précise au vu des témoignages de sept de ses victimes, qui ont consigné leur calvaire dans le journal que leur bourreau leur a demandé de tenir. Il y a Mercredi, la très jeune fille – un peu mythomane – du précepteur, Constance, qui s'injecte des doses de *Viola spina letalis*, et Abigaëlle, la danseuse. Il convient d'ajouter Frida, avec sa « croupe épaisse » et ses sautes d'humeur, Phélie, qui considère que les meurtres de Féléor ne sont que du théâtre, Lottà, troublée par le désir pour son propre père, et enfin Marie – synthèse de toutes les autres victimes ? Chaque chapitre des *Sangs*, usant d'une langue et d'une forme différentes, sera ainsi constitué des écrits tragiques, complétés par la version – complémentaire ou contradictoire – du monstre charmant.



★ ★ *Les Sangs*
par Audrée
Wilhelmy,
186 p., Grasset,
16,50 €

Cette narration ludique dépasse toutefois l'exercice de style sadien et la variation sur Eros et Thanatos. A travers cette exploration de la jouissance comme petite mort ne demandant qu'à grandir, Audrée Wilhelmy s'empare habilement des codes de la littérature érotique et se montre brillante lorsqu'elle s'aventure dans les recoins les plus dérangeants. Avouant naturellement ses « orgasmes d'allaitement », Frida reconnaît ainsi, au sujet de son premier bébé : « Nourrir cet enfant me procurait un bonheur dont j'ignorais tout avant sa naissance. A me téter comme un veau, il m'embrassait les seins d'une façon que son père ne connaissait pas [...]. Je l'ai aimé jusqu'à ce qu'il se désintéresse par lui-même de mes mamelles. [...] C'est pour ça que j'ai eu son frère. » Il sera aussi difficile d'oublier l'excitation de Féléor pour les chairs en lambeaux du pied meurtri de sa malheureuse ballerine. Alors, ne cachez pas ce sang que je ne saurais voir... **B.L.**